

# L'AVANT-GARDE

POUR LA SUISSE

Un an . . . . . Fr. 4»—

Six mois . . . . . » 2»—

Trois mois . . . . . » 1»—

Pour l'Etranger le port en sus.

## Organe Collectiviste et Anarchiste.

POUR LA FRANCE :

Un an . . . . . Fr. 8»—

Six mois . . . . . » 4»—

Trois mois . . . . . » 2»—

Lettres et argent franco.

Administration et Rédaction de l'Avant-Garde : Chaux-de-Fonds (canton de Neuchâtel, Suisse).

### AVIS

Nous prévenons toutes les personnes auxquelles nous adressons l'Avant-Garde qu'avec le prochain numéro nous prendrons sur elles un remboursement de 2 fr., soit l'équivalent d'un abonnement de 6 mois.

Nous prions celles qui n'auraient pas l'intention de s'abonner de nous retourner le présent numéro.

L'actualité aujourd'hui, c'est la guerre. L'Angleterre et la Russie sont face à face, droites sur le cadavre turc, et peut-être au moment où paraîtront ces lignes, les rives du Bosphore seront en feu, et aux flots bleus de la mer de Marmara se mêleront des flots rouges de sang humain. Heureuse encore sera la vieille Europe, si la lutte est limitée au combat de « l'Eléphant » russe contre la « Baleine » Albion.

Nul ne serait étonné, en effet, d'entendre tout à coup retentir sur quelque frontière germanique les lourdes bottes de Prusse, ou résonner sur le territoire bulgare les fanfares éclatantes des troupes de l'Autriche-Hongrie.

La guerre est donc l'actualité. Nous empruntons au journal l'Arbeiter-Zeitung un article intéressant sur ce sujet :

#### La Guerre.

Il est dans la production humaine un métier spécial. Ce métier est mieux organisé que tous les autres, parce que dans tous les pays la bourgeoisie l'entoure de soins jaloux. Ouvrier, outil, division du travail, force collective, machines, tout cela ce métier le possède, et cependant ce métier ne fait pas vivre, il tue !

Dans ce métier l'ouvrier est le soldat; dans ce métier l'outil est le fusil ou le sabre; dans ce métier la division du travail engendre le régiment, et les machines qu'on y trouve sont ces objets terribles : la mitrailleuse et le canon. Il produit, ce métier, la dévastation de tout ce qui existe, la destruction des hommes et des choses, c'est-à-dire la mort.

Ce métier s'appelle la guerre.

De tous temps comme aujourd'hui, les ouvriers qui en font les frais ont protesté contre la guerre, et par-dessus les frontières ont échangé des poignées de mains. Cependant les guerres succèdent aux guerres, elles sont aussi fréquentes que par le passé et elles deviennent plus atroces. Après la guerre austro-prussienne de 1866, on proteste : vient celle plus sanglante de 1870.

Aujourd'hui nous protestons encore : demain peut-être la vieille Europe verra une tuerie dépassant en horreurs commises ce que l'imagination la plus triste peut rêver.

Ah ! c'est qu'il ne suffit pas, pour qu'une chose disparaisse, qu'on lui donne son congé. Aux paroles, aux sentiments, on doit joindre les actes. Il ne suffit pas de se réunir pour protester contre la guerre; il faut de plus s'assembler pour en découvrir les causes. Il ne suffit pas de se tendre les bras dans un accès d'enthousiasme amical; il faut de plus se tenir les mains serrées pour marcher ensemble et côte-à-côte. Des réunions (beaucoup, s'il le faut !) pour rechercher les profondes racines sociales de la guerre; une cohésion intime quand elles seront découvertes pour les extirper.

Quelles sont donc les causes de la guerre?

La bourgeoisie philanthrope que tout le monde connaît met toutes les guerres sur le compte des rois, des empereurs et des princes. Chassez, dit-elle, les princes, les empereurs, les rois, et vous n'aurez plus de guerres. C'est une erreur ou un mensonge. Oui, certainement nous savons que pour devenir empereur d'Allemagne le roi de Prusse a vu qu'il fallait mettre le pied dans le sang et qu'il n'a pas hésité; nous nous souvenons que pour garder son pouvoir qui chancelait, Bonaparte a déclaré la guerre. Obtenir, sauver une couronne, sont pour l'égoïsme des peuples des motifs suffisants. Mais le mal a des racines plus profondes. Tenez, écoutez-les. Chassez les rois, remplacez partout les empires par des républiques, faites disparaître les armées permanentes, mettez à leur place des milices, et cet acte de propreté accompli, si vous n'avez pas touché à l'organisation économique actuelle, vous aurez la guerre, sous la république comme en Amérique, autant et aussi souvent que sous la royauté ou l'empire. Pourquoi? parce que la guerre dérive bien plus de l'organisation économique que de l'organisation politique des sociétés.

Au commencement de certaines sociétés la guerre est une branche de la chasse: c'est la chasse à l'homme. On fait des prisonniers, on ramasse les blessés et les morts. Les blessés et les morts on les mange; les prisonniers sont mis en réserve avec les autres troupeaux pour servir au même usage. Quelques peuplades sauvages en sont là. Mais bientôt il y a progrès. On laisse travailler un peuple et les produits s'accumuler; ensuite on l'assaille, on le bat, on occupe son territoire, on dépense ses économies, on le réduit en esclavage, et suivant que l'on trouve la chose profitable ou non, on le fait travailler ou on lui impose

un tribut. C'est la guerre d'invasion; c'est l'ancienne république romaine dans toute sa beauté. Aujourd'hui les choses se compliquent. La guerre est devenue un corollaire de la concurrence en général, et plus spécialement de la concurrence internationale. Les bourgeoisies de deux peuples font égorger ces peuples pour la conquête d'un « débouché. » Aujourd'hui deux nations, l'Angleterre et la Russie, ont intérêt à s'emparer de la route des Indes. La Russie ne peut y aller facilement par le chemin de l'Asie; il faut combattre et vaincre les petits peuples intermédiaires; l'Angleterre s'y rend par l'Océan en contournant l'Afrique. Mais il y a une route plus simple. Pour l'Angleterre: la Méditerranée, l'Isthme de Suez, la mer Rouge; pour la Russie: la mer Noire, le Bosphore, la Méditerranée, l'Isthme de Suez, la mer Rouge. L'Angleterre tient Gibraltar et Malte, clefs d'une des deux portes de la Méditerranée; le Czar veut le Bosphore, clef de l'autre porte. Alors le Czar pousse les Serbes, et l'Anglais pousse le Turc. Demain une guerre européenne, générale peut s'en suivre. Cette guerre sera une guerre économique, une question de « débouché. »

Mais quels motifs emploie-t-on dans tous ces cas de guerre pour pousser l'ouvrier contre l'ouvrier, puisqu'il n'y peut rien gagner, et qu'il a au contraire tout à y perdre? On excite son patriotisme. Le patriotisme, parle! le patriotisme, cette passion idiote qui consiste à voir un ennemi dans un homme parce qu'il porte un pantalon d'une couleur qui n'est pas celle du vôtre, un rouge au lieu d'un bleu. Mais la patrie, dira-t-on (en musique même, s'il le faut), c'est le sol des ancêtres, c'est la maison, le foyer, la famille! Oui, et puisque la patrie est cela, il n'y a pas de patrie pour l'ouvrier. L'ouvrier n'a ni maisons, ni terres, pas même l'atelier où il s'éreinte au profit des autres! La famille? n'en parlez pas, bourgeois. Ce n'est pas contre des ouvriers comme nous que nous avons à défendre nos sœurs et nos filles; c'est contre vous, contre vos fils dorés, contre votre argent, votre oisiveté et votre corruption! Ainsi, silence!

Pour éviter la guerre, que faut-il donc? ne plus parler, agir. Transformer l'organisation économique actuelle. Il faut partout que les rois et les empereurs fassent place à la république, oui, mais il faut de plus que la concurrence disparaisse entre les nations et entre les individus, car la concurrence affame l'ouvrier et égorge les peuples. Et pour cela faire, comme nous n'avons de la bourgeoisie aucune concession

à attendre, il n'y a qu'un remède à la guerre, c'est la guerre. A la guerre nationale il faut opposer la guerre sociale.

Préparons-nous donc à cette éventualité, car déjà en regardant fixement l'horizon, on voit sur les places publiques les pavés s'amonceler en barricades, et les drapeaux à plusieurs couleurs comme le costume d'arlequin, ce saltimbanque historique, faire place au drapeau à la couleur unique, au rouge drapeau de l'humanité.

Nous avons aussi notre drapeau et avec notre drapeau, notre patriotisme. Seulement vous avez le patriotisme national et nous, nous avons le patriotisme humain. Votre patrie est étroite, elle s'arrête, comme dit le poète, à ces raies bleues et rouges que l'on voit sur les cartes, la nôtre est aussi grande que le monde. Elle s'appelle : **L'Association Internationale des travailleurs.**

## Nouvelles de l'Extérieur.

### France.

Toutes nos élections sont républicaines, et la république s'installe plus réactionnaire que jamais.

Le plupart des conseillers nommés se réclament de la république, et vous savez déjà que sur 15 élections à la Chambre des députés, 15 candidats républicains ont été élus. Veillot ne peut plus contenir sa joie ! il lui est permis de circuler maintenant au milieu de ses confrères de la presse monarchique sans que ce que son nez a de monumental soit trop remarqué. Dans le pays des aveugles les borgnes sont des rois.

Cependant, la cit. Koulichoff continue à *disputer* les « bonnes sœurs » de la république ; Costa, Nabruzzi, Zanardelli, persistent à apprendre en France, pour le redire en Italie, quelles sont les douceurs d'une république bourgeoise, et on nous affirme que Jules Guesde (rédacteur de l'Egalité), que l'on veut à tout prix bombarder membre de l'Internationale quoique il n'en soit pas, a été arrêté de nouveau. De plus le journal *La Commune affranchie* disparaît sous les amendes, et on annonce de toutes parts que le Congrès ouvrier international ne sera pas toléré.

Cette curieuse coïncidence entre l'instauration de la forme républicaine et un redoublement d'énergie contre les journaux et les hommes qui veulent la république, est expliquée différemment par les partis.

Les « centre-gauche » se réjouissent en songeant que sous la république, le socialisme connaît de plus mauvais jours encore que sous les dernières années de l'empire. Les « radicaux » font remonter à l'esprit réactionnaire des ministres la responsabilité de cet état de choses. Pour nous, nous voyons la question de plus loin et de plus haut.

Ce qui arrive — et cela ne fait d'ailleurs que commencer ! nous en verrons bien d'autres — était prévu depuis longtemps. Dans une France monarchique ou badingueuse, le socialisme républicain, révolutionnaire, cosmopolite et même international avait à ses côtés les ennemis du régime établi, et parmi eux, ces républicains d'eau douce, perchés aujourd'hui comme des perroquets sur leurs sièges. Y avait-il une fusillade de grévistes ? vite, pour un motif ou pour un

autre, nos républicains bourgeois protestaient ; arrêtaient-on des citoyens comme membres de l'Internationale ? vite, nos républicains bourgeois criaient « au complot policier »... etc... Pourquoi ? parce qu'alors ils ne craignaient pas immédiatement le triomphe du socialisme et que tout leur était bon, même le socialisme, pour donner un coup à la tête de l'empereur ou du roi.

Mais les temps sont bien changés !

Aujourd'hui il s'établit en France sous le nom de république, un gouvernement, un Etat, essentiellement bourgeois qui comprendra tous les éléments bourgeois, depuis ce bloc enfariné qui s'appelle Dugué de la Fauconnerie jusqu'à ce bossu peinturluré en rouge qui se nomme Alfred Naquet. La droite cèdera sur la *forme* et se ralliera à la république ; la gauche mettra le pouce sur le *fonds* et acceptera que sa république soit monarchique. Ce gouvernement, cet Etat réactionnaire qui unit ainsi contre le peuple toutes les forces bourgeoises de la propriété individuelle, est déjà réalisé.

Où, théoriquement, il est vrai de dire que la république parlementaire et bourgeoise est un progrès de l'Etat ; que l'Etat étant le véritable adversaire de l'émancipation populaire tout progrès de l'Etat est un progrès dans le danger ; et que par conséquent l'instauration de la république opportuniste augmente les obstacles sous les pas de la révolution.

Beaucoup de bons esprits qui ne répondent pas à cet argument, d'ailleurs irréfutable, disent que le peuple ne s'instruit que peu à peu, qu'il faut qu'il essaye de la république bourgeoise pour s'en dégoûter, qu'il est impossible de sauter à pieds-joints par dessus toute une période historique ; s'ils ont raison, s'il est vrai que l'expérience d'un peuple, comme celle d'un homme, est comme un habit et doit être prise sur mesure, nous allons essayer de la république bourgeoise. Mais qu'on ne se le dissimule pas, ils seront durs, les temps que le socialisme va avoir à traverser !

### Italie.

On nous écrit :

« Je viens vous donner, un peu tardivement il est vrai, des détails sur le Congrès de la Fédération Romagnole de l'Association Internationale des Travailleurs. Ce Congrès a eu lieu à Forlì, le 6 Janvier. Trente-quatre sections y étaient représentées. Cette fois encore, traqués par la police, les délégués ont dû se réunir dans une salle particulière qu'un ami avait mise à leur disposition. Il a été décidé qu'une commission chargée de préparer un Congrès ouvrier national serait élue et qu'à l'occasion de ce Congrès les sections formuleraient un projet de statuts, en prenant pour bases ceux qui ont été approuvés en 1876 à Bologne. Une commission centrale de correspondance, de propagande et de statistique a été établie. Il a été question ensuite de la fondation d'un journal anarchiste et révolutionnaire qui serait l'organe de la fédération. Pour la défense des membres appartenant à l'organisation, il a été décidé qu'un pacte de solidarité serait conclu entre les sections, et pour aider les amis malheureux et les voyageurs pouvant établir leur qualité de membre de l'Internationale, qu'un comité serait établi dans le sein de chaque section. Le Congrès s'est occupé ensuite de questions d'organisation afin d'assurer la régularité dans le fonctionnement de la fédéra-

tion ; ainsi dans chaque ville, une fédération locale sera formée pour établir une correspondance suivie avec les sections, les noyaux et les groupes. Enfin, les délégués avant de se séparer ont voté un salut fraternel pour les déportés de la Nouvelle Calédonie et pour ceux de nos amis qui sont encore détenus à Sainte Marie de Capoue.

Plusieurs sections nouvelles se sont constituées et ont adhéré à la fédération régionale italienne. Mais le fait le plus réjouissant est de voir les progrès que nos idées font, même en Calabre. Ainsi à Cosenza un nouveau journal « *Il Socialista* » vient de paraître. Le premier numéro de ce journal, honoré déjà des rigueurs policières contient un article intitulé « Aux amis ! » et dans lequel on déclare que « *Le socialiste* » se dévouera à la propagande du socialisme anarchiste et révolutionnaire.

### Angleterre.

On nous écrit :

« Le meurtre du comte de Leitrim, assassiné il y a quelques jours par l'un de ses fermiers-paysans, a causé en Irlande une joie profonde. A tel point, qu'à Dublin même, lors de l'enterrement du « méchant comte » (comme on l'appelait sur ses terres), une foule compacte a fait une suite d'attaques contre le corbillard, dans le dessein d'enlever le cadavre et de le mettre en pièces. Quatre attaques successives ont eu lieu, et elles n'ont été repoussées que par des charges d'escouades de policiers accourus en hâte de tous côtés. Cependant les parents du « méchant comte » et son chargé d'affaires surtout, ont été grièvement atteints. Tous les journaux irlandais parlent de cette affaire, et, la question des meurtres agraires ayant été soulevée dans le parlement, les orateurs ont avoué des faits très intéressants en ce sens qu'ils sont le témoignage de l'extension prise ces derniers temps en Irlande par les vengeances populaires. Il a été question, en effet, de serments que les populations de tout un comté prêtent en plein jour de ne jamais plus rien payer à leur seigneur ; de la réapparition de la puissante organisation des *ribbon-men*. Ces révélations et l'apologie du meurtre, faite par des membres irlandais, ont tellement effrayé la chambre que cette illustre assemblée a eu l'audace, le 12 avril, de déterrer une vieille loi datant de plusieurs siècles, a fait évacuer au public les tribunes, et chassé les sténographes, dans le but d'éviter la propagation de ces discours séditieux. A la bonne heure ! voilà toujours un coin du masque soulevé !

Maintenant les parents du comte tué, aidés de la magistrature et du gouvernement, sont à la recherche de l'auteur du meurtre ; ils offrent même à celui qui le dénoncera une récompense de 300,000 francs.

Le meurtre dont je viens de vous parler n'étant pas un acte de vengeance isolé, permettez moi de vous dire quelques mots des causes de ces exécutions. En Irlande, la question de la propriété foncière reparait sous ses formes aiguës. Elle est d'ailleurs bien simple, cette question ! Le pays est éminemment agricole : sur cinq millions et demi d'habitants, 65,000 seulement sont occupés aux manufactures ; tout le reste demande sa nourriture aux produits du sol. Or cette terre nécessaire à son existence, le peuple d'Irlande ne l'a pas ; pas plus que l'ouvrier des villes n'a la fabrique. Cette terre, appartient à une vingtaine de chena-pans (elle est le produit de leurs épargnes

disent ces farceurs d'économistes! elle est, dit l'histoire, la récompense de *certain* services rendus aux porte-couronnes!). Ces chenapans, en gardent d'abord la moitié pour des pâturages, (le pâturage rapporte beaucoup, puisqu'il se réalise en beaux « beefsteak » et en gigots succulents); puis pour des parcs, (le parc est utile pour la chasse dont l'exercice est favorable à la digestion), et enfin ils louent le reste aux paysans par petits lopins. Ces lopins sont si risiblement petits, la terre si peu productive, le prix de la location si élevé, les taxes de l'Etat si lourdes, que le paysan après s'être exténué à piocher toute sa vie, parvient à peine à se nourrir de pommes de terre et de lait aigre. Qu'il survienne une fatalité quelconque, par exemple une maladie des pommes de terre comme en 1846-48, et le tiers de la population, ouï le tiers, vous avez bien lu, c'est-à-dire un million et demi d'hommes, de femmes, d'enfants, meurt littéralement de faim.

Ainsi la question du travail et du capital est posée en Irlande dans ses termes les plus simples, dépouillée de tous autres détails qui peuvent la masquer aux yeux peu clairvoyants. Elle ne se complique que d'une question de clocher: la terre appartient à des Anglais, et les grands messieurs du nationalisme irlandais désirant en devenir les propriétaires, exploitent le mécontentement du peuple.

Le paysan veut avoir cette terre qu'il a défrichée, qu'il a fait valoir et dont il a été spolié! Comme à ses revendications on répond toujours par la force, il attend lui aussi le moment de se soulever et d'exproprier ses spoliateurs. Les paysans s'organisent, et leur organisation populaire des *ribbon-men* se propage, s'élargit et poursuit son œuvre sans relâche. Certes, cette organisation est traquée, mais les *ribbon-men* savent se dérober à toutes les poursuites. La nuit ils se cachent dans les granges, dans les forêts, dans les plaines marécageuses. On voit ces hommes mâles, jamais lassés, jamais découragés, poursuivre énergiquement leur œuvre. Certes, ils ne se bornent pas ceux-là, à unir entre eux les hommes de caractère pour causer au coin du feu d'un avenir meilleur; pour eux, organisation veut dire action, agitation, et ils soutiennent cette agitation tantôt en envoyant une balle bien dirigée dans la cervelle de tel ou tel propriétaire trop rapace ou de tel ou tel employé trop énergique, tantôt en faisant sauter comme un bouchon de bouteille de champagne, la maison de tel ou tel policier trop empressé pour découvrir les exécuteurs de cette justice du peuple. \*)

La sentence populaire une fois exécutée par les mains désignées, tous les efforts de la police et les centaines de mille francs dépensés pour découvrir le coupable sont déployés et dépensés en vain. Les *ribbon-men* se chargent de veiller à la sécurité de leur délégué.

Le meurtre du comte de Leitrim a été un de ces actes de vengeance populaire. On a choisi comme victime l'homme le plus rapace du pays et le plus dégoutant par ses vices. La réussite a fait battre d'espoir tous les cœurs irlandais: on se dit partout dans les villages: les temps des *ribbon-men* reviennent! Ces temps reviennent en effet.

\* Nos lecteurs feront comme nous un curieux rapprochement entre les *ribbon-men* anglais, les *nucleos vengadores* espagnols, et les comités d'action russes. (Note de la Rédaction.)

Depuis deux ans, grâce probablement au retour d'un bon nombre d'hommes énergiques qui avaient émigré dans le nouveau monde, on constate un accroissement subit dans le nombre des vengeances populaires: accroissement de 20 cas en 1876 et de 75 cas en 1877. Et jamais les auteurs ne sont découverts! tous les efforts faits dernièrement pour retrouver les meurtriers de Youmg (agent de police trop zélé) sont restés absolument infructueux. Il en sera de même pour ceux du « méchant comte » Leitrim. »

### Allemagne.

On nous écrit de Stuttgart:

« J'accepte avec plaisir la tâche de vous envoyer de temps en temps une correspondance d'Allemagne qui vous renseignera sur le mouvement socialiste de notre pays. Aujourd'hui je crois devoir attirer votre attention sur une querelle qui s'est soulevée, il y a quelques semaines, dans le camp politique socialiste, et qui, selon toute apparence laissera des traces, tôt ou tard, dans la propagande pratique des socialistes allemands.

Vous savez que les orateurs et les représentants officiels du socialisme allemand sont, en majorité, des adorateurs et des glorificateurs passionnés de la doctrine Marxiste-Engelienne, doctrine qui enrichit la société d'une nouvelle bureaucratie? Aussi il était fatal qu'il s'élèverait contre de pareilles tendances une opposition résolue. Cette opposition existe et dans les assemblées, dans la presse, elle montre les dangers du socialisme bureaucratique, et conseille l'adoption de l'idée fédéraliste, comme plus en harmonie avec la manière d'être du caractère allemand. Le représentant le plus connu de cette opinion, c'est-à-dire du socialisme fédéraliste ou anarchiste, au moins comme écrivain, est un jeune médecin intelligent et résolu, le D<sup>r</sup> Arthur Mülberger. Il a écrit dans des journaux périodiques, « *die Zukunft* » (l'Avenir) et « *die Neue Gesellschaft* » (la Nouvelle société) plusieurs longs articles, dans lesquels il indiquait la nécessité d'un changement à apporter dans la tactique des socialistes allemands. Parmi ces écrits, l'un surtout est remarquable; il est intitulé: « *Das Landvolk und der Socialismus* » (Le peuple des campagnes et le socialisme). Dans cet article il a fait ressortir d'une plume incisive la fausseté de la tactique des socialistes autoritaires; il a montré avec quel manque d'intelligence ces socialistes comprennent les besoins de réforme économique des paysans, qui haïssent profondément toute contrainte étatiste ou social-démocratique; il a fait voir combien pour ces paysans les postulats de la social-démocratie seraient incompréhensibles. Une pareille esquisse de la situation réciproque du socialisme autoritaire et du peuple des campagnes devait sauter aux yeux dans les « cercles directeurs » et y provoquer de l'irritation. Qui voudrait en effet redevenir simple mortel quand pendant des années on a été entouré de tous les hommages qui se rendent habituellement à la divinité? Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que une personne qui signe A. B. (et qu'on dit être M. Auguste Bebel, un des chefs les plus connus de la démocratie sociale allemande) ait cherché par des détours et des finesses avocassières, à anéantir les arguments de M. Mülberger, au lieu de le combattre par des principes.

Monsieur A. B. a écrit sa réfutation de l'article de Mülberger d'une façon qui sent les bancs de l'école, et il résulte très clairement de son travail que Monsieur A. B. quoique plein de sagesse, n'en possède cependant pas encore suffisamment puisqu'il ne prend pas la peine de s'instruire dans différentes directions, et qu'il la fait anéantir par la critique des adversaires qu'il se crée. Je pourrai revenir peut-être, dans ma prochaine correspondance sur cette polémique, de façon à pouvoir vous communiquer les passages principaux de l'article de Mülberger et ceux de la réponse de A. B. Cette querelle, quelque répugnance qu'elle nous inspire, est instructive, car elle nous montre la solidité qu'a déjà en Allemagne la théorie anarchiste. Il faut supposer qu'au moment où je vous écris ces lignes la réplique de Mülberger a paru dans la « *Zukunft* » à moins que la rédaction de ce journal n'en refuse l'insertion sous un prétexte quelconque, ou nettement par un acte d'autoritarisme déloyal. »

Nous avons reçu depuis quelque temps déjà cette correspondance, et c'est faute de place qu'elle n'a pu paraître que dans le présent numéro.

La revue *Die Zukunft* n'a pas inséré la réponse du D<sup>r</sup> Mülberger, et en a appelé au comité central. On voit que si le *Volkstaat* se réalise, il y a lieu de compter sur la liberté de la presse.

(Note de la Rédaction.)

### Russie.

Nous empruntons au « Travailleur » de Genève, l'intéressant passage qu'on va lire:

« L'action du parti socialiste en Russie entre dans une phase nouvelle. C'est l'agitation *par le fait* qui accompagne désormais la propagande orale ou imprimée. Avec la propagande orale et imprimée ont pénétré en Russie les idées de la Révolution occidentale et les théories des socialistes européens sur la propriété collective. Les tendances des révolutionnaires russes se sont fait jour, et bientôt toutes leurs idées se sont logiquement coordonnées. Mais le développement intellectuel, qui constitue aujourd'hui un fait acquis pour le parti socialiste, ne suffit plus à son activité. Pour arriver à l'extension nécessaire du parti révolutionnaire, un autre champ de bataille lui est maintenant indispensable.

Son organisation définitive nécessite, dans le mouvement propagandiste dont il a eu jusqu'ici l'initiative, la mise à exécution d'actes qui remuent profondément, jusque dans ses fibres les plus secrètes, la masse même du peuple.

Aujourd'hui, grâce à l'organisation du parti socialiste-révolutionnaire, le gouvernement est impuissant à empêcher le peuple russe de savoir enfin ce qui se passe. C'est ainsi que par un acte justicier d'une jeune fille contre le chef de la police impériale; c'est ainsi que, commençant par une simple résistance d'un groupe infime en nombre contre toute une soldatesque armée; c'est ainsi que, par une exécution solennelle d'un espion et d'un traître dans une ville quelconque de la Russie, le parti socialiste russe affirme — en attendant mieux — dans son programme, et par ses actes, l'article des « Droits de l'Homme » qui déclare « le droit à l'insurrection le plus saint et le plus sacré des devoirs ».

Le tribunal devant lequel a comparu la citoyenne Vara Sassulitch, cette jeune russe qui a tiré, on s'en souvient, sur Trépoïff, le chef de police, l'a acquittée. Une manifestation s'en est suivie, dans laquelle un étudiant a été tué et Vara Sassulitch blessée au bras.

Cet acquittement auquel nul ne s'attendait, inspire au *Journal de Genève* une remarque digne des intelligences momières ! « la population est effrayée — dit-il — de cet acquittement, parce qu'il prouve que les juges eux-mêmes étaient des nihilistes ! » Il faut avoir les sutures du crâne depuis longtemps ossifiées pour cracher à ses abonnés de semblables bêtises ! — Cet acquittement tient tout simplement à ceci que Trépoïff était détesté de tout le monde et que ses confrères en tyrannie ont voulu lui jouer un vilain tour.

### Suisse.

Nos patrons suisses viennent l'un après l'autre démontrer aux ouvriers d'une façon absolument pratique combien le vote de la fameuse loi sur les fabriques est une cruelle mystification. S'il est en effet des articles de cette loi qui puissent théoriquement être acceptés de tous les socialistes, ce sont ceux qui établissent des indemnités pour les ouvriers mutilés, ou des dommages-intérêts pour les familles de ceux qui meurent à la tâche. Eh bien ! ce sont précisément ces articles qu'un patron de Genève vient d'écluser habilement.

Il a établi dans sa fabrique, entre ses ouvriers, une société de secours mutuels dont la caisse est alimentée par des cotisations ouvrières. Chaque ouvrier qui travaille chez lui doit entrer dans cette société et en accepter le règlement. Or, ce règlement contient un article par lequel les membres déclarent : qu'ils renoncent aux indemnités stipulées dans la loi sur les fabriques, parce qu'ils considèrent comme parfaitement suffisants les secours qui leur viendront de leur société de secours mutuels.

Par le temps qui court, on pense bien que les ouvriers sans travail accepteraient tous les articles possibles et impossibles de tous les règlements imaginables pour avoir une croûte de pain à mettre sous la dent. Et le tour est joué.

Il serait d'ailleurs assez curieux qu'une loi sur les fabriques protégeât le travailleur d'une façon efficace, quand les lois ordinaires ne garantissent pas à l'ouvrier suisse même le bénéfice du droit commun.

Je vous ai parlé de coups donnés par la sequelle bourgeoise, au président des ferblantiers une première fois, aux orateurs de la réunion d'Alstetten une seconde fois ? On me raconte aujourd'hui que le citoyen Greulich aurait été assailli et battu par deux bandits de la bourgeoisie Zurichoise. Tant que les ouvriers de l'*Arbeiterbund* n'organiseront pas leur justice eux-mêmes, ils peuvent compter qu'ils seront comme le bourgeois de Molière, battus... et contents.

Il y a dans notre république une société composée de quelques ouvriers, d'un grand nombre de petits bourgeois, et qui a pour chefs toute une phalange d'avocats politiques. Cette société s'appelle le « Volksverein » (*Association populaire*). Elle vient de prendre une décision dont l'importance n'échappera à personne. Elle a décidé qu'elle devait enfin étudier la question des réformes sociales, sous peine de perdre la confiance des classes ouvrières et de voir

les ouvriers se séparer de la bourgeoisie pour former un parti distinct. Elle a porté ensuite sur le programme de ses études toute la vieille série des palliatifs : impôt sur le revenu, séparation de l'Eglise et de l'Etat, .. etc....

Ceci nous inspire les réflexions suivantes : ou c'est franchement que le « Volksverein » veut entreprendre l'étude des questions sociales, ou c'est tout simplement un piège qu'il tend à la naïveté de la majorité de la classe ouvrière. Dans le premier cas le « Volksverein » doit convoquer les assemblées populaires et provoquer à la discussion les orateurs des différentes écoles socialistes ; dans le second il est du devoir de ces derniers de chercher à pénétrer dans les réunions du « Volksverein » et d'arracher le masque du pseudo-socialisme, sous lequel il prétend cacher une face réactionnaire.

## VARIÉTÉS

### Le Gouvernementalisme et l'Anarchie.

(Extrait d'une traduction inédite de la brochure de Michel Bakounine.)

La guerre commença juste six ans après la fondation de l'Association Internationale des Travailleurs, et à peine quatre ans après son premier congrès de Genève. Dans ce court laps de temps, la propagande internationale éveilla, non seulement dans le prolétariat français, mais aussi au sein du prolétariat des autres contrées, (surtout chez celui de race latine) tout un monde nouveau d'idées, de manières de voir, de sentiments, extrêmement larges, et excita une passion internationale générale qui engloutit presque tous les préjugés et toutes les étroitesse des passions patriotiques et de clocher.

Cette idée nouvelle se manifesta déjà solennellement en 1868 dans un meeting populaire. Et pourriez-vous dire dans quel pays ? en Autriche, à Vienne ! C'était une réponse faite à la masse de propositions patriotiques et politiques faites aux ouvriers Viennois par l'ensemble de MM. les bourgeois-démocrates du midi de l'Allemagne et de l'Autriche : ces MM. demandaient l'acceptation et la solennelle proclamation de cette idée : l'unité et l'indivisibilité de la patrie pangermanique. A leur grande terreur, ils reçurent cette réponse : « Que nous parlez-vous de la patrie allemande ? Nous sommes des ouvriers exploités, toujours trahis et opprimés par vous ; tous les ouvriers à n'importe quel pays qu'ils appartiennent, prolétaires exploités et opprimés du monde entier, sont nos frères ; tous les bourgeois, oppresseurs, gouverneurs, exploités et tuteurs, sont nos ennemis. Le camp ouvrier international, voilà notre patrie, le monde international des exploités, voilà pour nous le pays étranger et l'ennemi. »

Comme preuve de la sincérité de leurs paroles, les ouvriers autrichiens envoyèrent immédiatement un télégramme de félicitations « aux frères parisiens, ces pionniers de l'émancipation du prolétariat du monde entier. »

Une semblable réponse qui, passant par dessus toutes les discussions politiques, surgit des profondeurs de l'instinct populaire, fit grand bruit en Allemagne. Elle effraya tous les bourgeois-démocrates sans en excepter même le vétéran et le meneur de ce parti, le vieux docteur Joh. Jacobi ; et non seulement elle blessa leurs sentiments patriotiques, mais elle blessa aussi la foi gouvernementale de l'école de Lassalle et de celle de Marx. C'est sans doute sur le conseil de ce dernier que Liebknecht, considéré aujourd'hui comme un des chefs du parti « démocrate-socialiste d'Allemagne,

mais qui alors était membre du parti bourgeois-démocrate (feu parti populaire), — se rendit de Leipzig à Vienne pour entamer des pourparlers avec les ouvriers Viennois dont le « manque de tactique politique » avait donné lieu à un scandale semblable. Et il faut rendre cette justice à Liebknecht qu'il le fit avec tant de succès que quelques mois après — justement en Août 1868 — au Congrès des ouvriers allemands tenu à Nuremberg, tous les représentants du prolétariat autrichien signèrent sans aucune protestation un programme étroitement patriotique pour le parti démocrate-socialiste.

Mais ceci n'aboutit qu'à faire ressortir la divergence profonde qui existe entre la tendance politique des chefs, plus ou moins instruits et bourgeois, de ce parti et l'instinct révolutionnaire et propre du prolétariat allemand ou du moins autrichien. Il est vrai qu'en Allemagne et en Autriche, cet instinct populaire, constamment étouffé et détourné de sa voie par la propagande d'un parti plutôt politique que socialiste-révolutionnaire, a fait très-peu de progrès depuis 1868 et n'a pu bien pénétrer dans la conscience populaire ; mais, par contre, dans les pays de race latine, Belgique, Espagne, Italie, et surtout en France, cet instinct dégagé de cette corruption systématique s'est développé largement, en pleine liberté, et s'est transformé en conscience révolutionnaire du prolétariat des villes et des fabriques.)

Comme nous l'avons déjà fait observer plus haut, cette conscience du caractère universel de la révolution sociale, et de la solidarité du prolétariat de tous les pays, qui existe si peu chez les ouvriers anglais avait pénétré depuis longtemps au sein du prolétariat français.

Déjà en 1790, il savait qu'en luttant pour la liberté et l'égalité il délivrait l'humanité toute entière.

Ces paroles sublimes : « liberté, égalité, fraternité, pour l'humanité toute entière, » employées aujourd'hui comme de simples phrases, étaient alors profondément ressenties, et on les trouve dans toutes les chansons révolutionnaires du temps. Elles ont constitué la base de la nouvelle foi socialiste, et de la passion socialiste-révolutionnaire des ouvriers français, elles sont devenues pour ainsi dire partie intégrante de leur nature, et elles ont fixé, sans qu'ils en aient conscience et volonté, la direction de leurs idées, de leurs tendances et de leurs entreprises. Chaque ouvrier français, quand il fait la révolution est convaincu qu'il ne la fait pas seulement pour soi, mais pour le monde entier, et plus peut-être encore pour le monde entier que pour soi. En vain, les positivistes politiques et les républicains radicaux nuance Gambetta ont cherché et cherchent à arracher le prolétariat français à cette tendance cosmopolite ; en vain ils veulent le convaincre qu'il doit penser à régler ses propres affaires nationales qui sont liées à l'idée patriotique de la puissance, de la gloire et de la prépondérance politique du gouvernement français, à assurer dans ce gouvernement sa propre liberté et son propre bien-être avant de rêver l'émancipation de toute l'humanité ; leurs efforts — en apparence très-sages — ont été inutiles, car on ne peut changer sa nature, et ce rêve est devenu la nature du prolétariat français, nature qui a chassé de son imagination et de son cœur les derniers vestiges du patriotisme gouvernemental.

(à suivre.)

\* Sans doute les efforts des travailleurs anglais, efforts dirigés vers leur émancipation ou l'amélioration de leur propre sort, tourneront au profit de toute l'humanité, mais les ouvriers anglais ne le savent pas et ne le cherchent pas. Les ouvriers français au contraire le savent et le cherchent. Cela fait, d'après nous, une grande différence en faveur des ouvriers français, et c'est là ce qui donne à tous les mouvements révolutionnaires qu'ils font un caractère et une portée absolument universels.